

"L'USINE"

**La papeterie Laroché
à Mouthiers-sur-Boëme**

1843 - 2003



Usine de La Rochandry vers 1980 (photographie, coll. particulière)

**Association "Boëme Patrimoine"
Mouthiers-sur-Boëme**



Mouthiers - Boëme

Supplément à "Vivre à Mouthiers" n° 347, mars 2015

Sommaire

I – HISTORIQUE	p. 3
1 - La Boème	
2 - La papeterie	
3 - Le papier couché	
4 - Au vingtième siècle	
II – TÉMOIGNAGES	p. 7
Conclusion	p. 20
ANNEXE	p. 21
Les accidents	
Anecdotes et faits marquants	



Usine de La Rochandry vers 1890 (© Musée du papier, Angoulême)

Remerciements

Boème Patrimoine remercie toutes les personnes et les administrations qui ont apporté leur témoignage ou prêté les documents qui ont permis la réalisation de cet ouvrage, publié avec le soutien de la commune de Mouthiers-sur-Boème.

© Association Boème Patrimoine, Mouthiers-sur-Boème, mars 2015
Tous droits réservés. Reproduction interdite sans autorisation.

LA PAPETERIE LAROCHE LA ROCHANDRY - MOUTHIERS SUR BOÈME

I – HISTORIQUE

Avertissement : les informations rassemblées dans la première partie de ce document sont essentiellement tirées de trois ouvrages :

- *Rivières du Sud Angoumois*.- Fabrice Peyraud ; SIAHBB, 1991
- *Les Larroche, papetiers charentais*.- René Larocque ; auto-édition, 1992
- *Moulins à papier d'Angoumois, Périgord et Limousin : 17e siècle*.- Gabriel Delage ; éd. Sépulchre, 1991

1 - La Boème ou Boesme ou Boisime

Son nom remonterait au Celte "bogh" ou "boueux", peut-être en référence aux tourbières qu'elle alimente et traverse en aval de La Rochandry.

Née à Chadurie, la Boème est alimentée par de nombreuses résurgences. Son profil et son débit ont permis depuis le Moyen Age de fournir l'énergie hydraulique nécessaire à plusieurs moulins à farine. Des biefs y ont été aménagés donnant lieu à des conflits parfois violents entre les usagers d'amont et d'aval qui s'accusaient, en période de basses eaux, de conspuer le précieux liquide. Des règlements de plus en plus précis et détaillés ont essayé de résoudre au mieux la gestion du cours d'eau en ménageant les intérêts de chacun, sans toutefois parvenir à éviter les recours en justice.

2 - La papeterie

C'est au XVIIe siècle que les marchands papetiers flamands, porteurs des idées de Calvin viennent en Charente pour y faire fabriquer du papier et l'exporter via Rochefort dans toute l'Europe.

Le cours inférieur de la Boème, de Forge à Nersac, fut alors complètement aménagé de façon à permettre l'entraînement de roues à aubes capables d'animer les "piles à maillets", puis "hollandaises", qui hachaient menu les tissus de lin, de chanvre et de laine dont on tirait les plus beaux papiers. Les moulins de Forge et de La Rochandry sont en fonction à partir de 1626.

Cependant, la généralisation de la pile hollandaise, plus gourmande en énergie que la pile à maillets, a entraîné des travaux importants pour augmenter les hauteurs de chute, modifiant considérablement le profil de la rivière.

En 1820, un nommé Gaudin, ancien régisseur des biens de la puissante Abbaye de La Couronne, achète le moulin à papier de La Rochandry, puis le revend en 1834 à Conte fabricant de papier à Angoulême.

François Fougeret, avoué à Angoulême se porte acquéreur du château et de son moulin à blé la même année. Il entreprend de relever le château de ses

ruines et rachète le moulin à papier le 26 novembre 1840 pour 28 500 F payables en 5 ans.

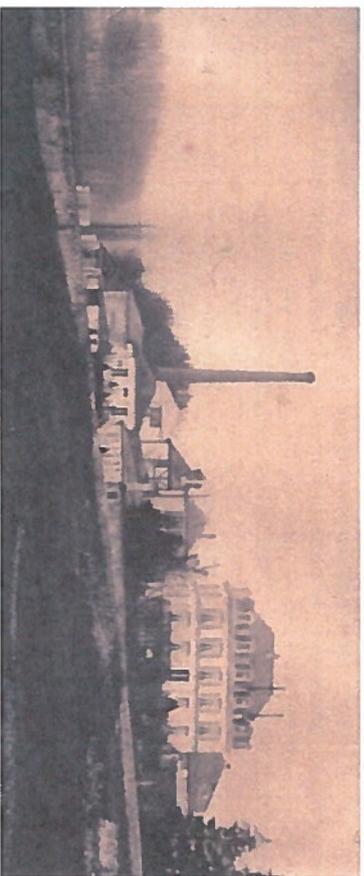
Il décide alors de construire une fabrique moderne de papier à l'emplacement actuel, en amont des deux vieux moulins qui seront désaffectés, leur chute d'eau étant insuffisante.

Il lance la construction d'une belle et coûteuse usine, accolée à la falaise, en pierre appareillée, de 500 m² au sol et 11 m de hauteur avec de belles et hautes fenêtres en façade ; l'immeuble est achevé en 1842, la machine installée en 1843.

Pour l'exploitation, il s'associe à Pierre Laroche : les associés déposent en 1843 (18 mai) un brevet pour fabriquer un papier blanc à base de fil et de laine.

Dès 1844, une crise de surproduction de papier oblige Fougeret, par ailleurs ruiné par la réfection du château, à rechercher de nouveaux associés : Lacroix et Alphonse Laroche (ce n'est pas, semble-t-il un parent de Pierre) qui deviendront les seuls propriétaires vers 1860 ; le château sera vendu à M. Servant, banquier à Angoulême.

Vers 1870, Alphonse Laroche devient le seul patron de l'usine.



Usine de La Rochandry vers 1880-1890 (photographie, coll. particulière)

3 - Le papier couché

Alphonse meurt en 1872 et ses deux fils, Ernest et Arthur, assurent la direction de la fabrique.

Assez vite, apparaît entre les deux frères un désaccord sur l'avenir de l'entreprise :

Ernest voulant poursuivre la production de papier de chiffons de bonne qualité, qui trouvait en grande partie son débouché chez son cousin Laroche-Joubert,

Arthur souhaitant diversifier la production en produisant du papier dit "couché", à partir de papier brut sur lequel on rajoutait une couche de couleur ou autre produit à la demande, en particulier des imprimeurs.

La séparation est officialisée le 27 mars 1881, Ernest opérant dans le bâtiment principal, Arthur dans le nouveau bâtiment au pied de la falaise.

Ernest subit très vite deux contrecoups : une perte financière importante lors de la destruction d'une usine à papier par la crue d'un gave pyrénéen, usine dans laquelle il avait des intérêts, et la perte de son principal client, son cousin.

Il doit arrêter la production en 1893.

En 1896, l'usine est rachetée par Arthur et ne produira plus que du papier couché jusqu'en 2003.

Le papier dit "couché" a été inventé en Allemagne. En Charente, sa fabrication s'est développée à Mouthiers.

Il existait déjà, au Pontouvre, un Hongrois qui recouvrait des feuilles de papier fort d'une peinture à base de baryte, de kaolin, de farine et d'eau. Ce papier surprenait par sa blancheur. Arthur Laroche s'est lancé dans cette technique en l'améliorant. Citons le passage du livre de René Laroche : "Pour fabriquer le papier couché, il fallait du matériel et de vastes ateliers. On portait d'un papier ordinaire dit "support", dont la bobine était dévidée sur une machine qui répandait sur lui une couche formée d'un mélange de kaolin et de colle. Le papier ainsi couché était mouillé et devait sécher dans un long atelier fortement chauffé avant de pouvoir s'enrouler à nouveau en bobine. Il formait un immense accordéon dont les grands plis verticaux étaient supportés par des bâtons horizontaux, entraînés lentement par des chaînes sans fin. Après calendrage pour lui donner son brillant, le papier était coupé au massicot, trié par des femmes et emballé en paquets appelés "rames". Grâce à sa surface lisse et brillante ce papier convient très bien à l'impression de luxe et à la reproduction des images".

4 - Au vingtième siècle

L'histoire de l'usine de Mouthiers est fortement liée à celle de ce siècle mouvementé et à ses événements politiques, économiques, nationaux et internationaux ; c'est pourquoi nous la présenterons de façon chronologique en regard de ces grandes dates.

1903 : l'usine est prospère et compte près de 180 employés femmes, hommes, mais aussi des enfants. Arthur Laroche a 60 ans et se retire des affaires. Il loue l'entreprise à son fils Marcel qui devient vite une personnalité en vue en Charente. Son train de vie est élevé.

1905 : la journée des enfants passe officiellement à 8 heures, leur travail est mieux encadré.

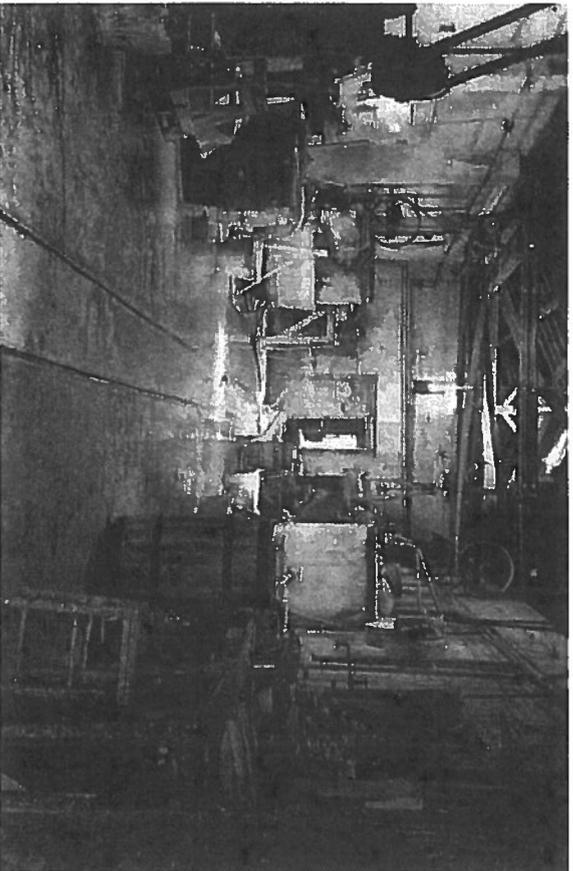
1906 : la semaine de travail est réduite; un repos hebdomadaire de 24 heures devient obligatoire.

1914 : la "Grande guerre" mobilise les hommes de plus en plus jeunes. La production baisse ; les femmes assurent le travail avec des ouvriers plus âgés.

1918 : Armistice. Reprise économique forte et développement de l'usine.

1919 : fixation de la journée de travail à 8 h et 48 h pour la semaine.

La loi Astier organise l'apprentissage pour les jeunes à partir de 14 ans.



La "chambre à colle", vers 1950 (photographie, coll. particulière)

Facilités de vie ouvrière

Au début pas de syndicat, pas de comité d'entreprise, pas de congé maternité ; une demi-heure était allouée pour allaiter, en milieu de matinée et d'après-midi. En 1936, sous Léon Blum, arrivée des premiers congés payés : 8 jours !!! Incrédulité et bonheur des ouvriers !

Détail du travail de l'ouvrière

Elle passait le papier feuille par feuille, enlevait les feuilles tachées, froissées ou celles dont la couleur avait "craché". C'étaient les "cassées". Triées, les feuilles étaient réunies en "rames" ou demi-rames. L'ouvrière emportait à l'emballage 2 ou 3 rames triées dans l'équerre, avec son numéro. Les hommes emballaient dans du papier kraft (*la trace*, disions-nous).

Comptage : on réunissait les feuilles en éventail dans la main gauche, la droite feuilleletait pour vérifier les défauts. On comptait les feuilles 5 par 5. C'était facile et vite fait !

Précision : le papier dit "couché" était "calandré" (passé entre 2 gros rouleaux qui l'aplatissaient et le rendaient brillant). C'était le travail des hommes.

La salle des calendres était sous la grande salle du premier. C'était le royaume des hommes. Au bout de cette salle, le massicot coupait les feuilles aux mesures requises.

Les *chaudières* assuraient la force motrice, d'abord au charbon puis au mazout, d'où la nécessité des grandes cheminées. C'était le domaine des mécaniciens.

Le *Père Léonard* (père de "la Poupée", très jolie jeune fille) s'occupait des vaches qui donnaient le lait pour le calandrage. Le surplus était donné aux femmes pour les enfants. Ces vaches allaient chercher le charbon à la gare. Le père Léonard emmenait les veaux à la foire de Rouillet ou de La Couronne avec une charrette tirée par un âne. Le lait allait à la chambre à "colle" pour préparer certaines couleurs et pour éviter le "pointillage" du papier.

Transports : l'âne allait chercher les rouleaux bruts à la gare, y ramenait le papier couché, tout ceci avant la guerre. Les chauffeurs : Monsieur Vaudou et Monsieur Lauzeille. Ils allaient chercher les bobines de papier à L'Escalier. Ils ramenaient le papier couché à la gare pour Paris ou autres clients.

Souvenirs de Janine Bleuvaïs

J'ai fait ma carrière d'ouvrière à l'usine Laroche à Mouthiers. Avant, j'avais travaillé à temps partiel à la mairie pendant plusieurs années, tant qu'on a eu besoin de moi.

Ce qui fait que lorsque j'ai appris qu'on embauchait quelques femmes à l'usine, plusieurs années après, je me suis présentée. J'y suis restée pendant plus de 25 ans. Le travail consistait au triage du papier en feuilles et à les compter par rames (500 feuilles). Quand notre équerre était pleine, on portait ce papier sur un "pont" d'où il partait pour se faire massicoter.

Ce triage à la feuille n'a pas duré (question de rendement). Il a fallu se mettre à trier à "l'éventail". La qualité du travail n'était sûrement pas la même mais on y gagnait du temps. Après, l'usine a connu de gros problèmes. Il y a eu des licenciements mais l'usine Laroche n'était pas la seule. Toutes les papeteries des environs ont fermé leurs portes les unes après les autres. Je suis partie en contrat de solidarité deux ans avant ma retraite, avec tout un groupe.

Et d'autres groupes ont suivi, jusqu'à la fin...

Souvenirs de René Bleuvaïs (racontés par son épouse Janine)

Quand René a eu fini avec ses obligations militaires, il a pu être embauché à l'usine à ciment, à l'ensacherie. À l'époque ce travail se faisait manuellement et la poussière de ciment (chaude) lui était nocive. C'est pourquoi, en 1947, il s'est fait embaucher aux papeteries Laroche à Mouthiers.

Il est entré comme manoeuvre à la chaudière. À ce moment là, celle-ci était alimentée au charbon qu'il fallait aller chercher à la gare avec un camion.

Par la suite, il est allé à la machine à coucher (machine 7). C'était une machine à baguettes. Le papier circulait en accordéon. On entendait le bruit régulier des baguettes qui retombaient et les grosses bobines ressortaient à l'autre bout. Puis il y a eu la machine 8, plus moderne (machine à tunnel) qui était très longue.

En entrant dans le tunnel, le colorant se projetait sur la feuille, qui poursuivait son chemin jusqu'à l'autre bout d'où elle sortait séchée et rembobinée.

Le travail de René s'est arrêté là. Il en est parti à peu près en même temps que moi, dans les mêmes conditions (contrat de solidarité) après 35 ans de service.

Rencontre avec Paul Denaud

Extrait de "Vivre à Mouthiers" de mai 2003

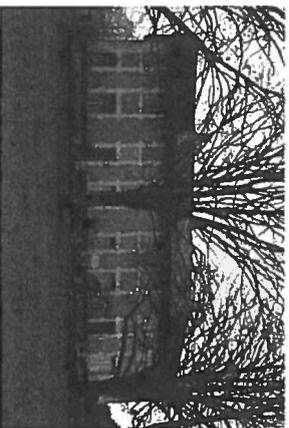
Une grande partie de la vie de Paul Denaud est liée à l'usine Laroche.

Paul Denaud est né à Mouthiers en 1922. Sa vie professionnelle s'est passée entièrement dans l'entreprise Laroche. Paul Denaud y entre en 1945 presque par hasard et surtout pas pour l'odeur peu agréable qui règne : celle de la caséine. En effet la laiterie de Claix procure à l'entreprise cet extrait laitier nécessaire à la fabrication de papiers spéciaux, des papiers de premier choix comme se plaît à le rappeler Paul Denaud. En effet ces papiers "couchés" vont servir pendant quelques décennies à l'impression des papiers d'emballage des chocolats dont certains nous sont restés célèbres : Meunier, Poulain...

Quand il prend sa retraite en 1982, celui qui n'avait que son certificat d'études, mais un deuxième prix cantonal, n'aura donc connu qu'une seule entreprise !

Il en deviendra contremaître, après avoir rendu une visite opportune au concurrent principal de l'entreprise monastérienne situé en région parisienne. Sous ses ordres et sa responsabilité, il aura eu jusqu'à 45 personnes dont une très grande majorité de femmes assez nombreuses à travailler dans l'entreprise.

La maison qu'il occupe aujourd'hui avec son épouse, en haut du champ de foire, il l'a achetée au syndic de l'entreprise qui en possédait de nombreuses sur la commune, toutes louées pour des sommes très modiques. [NDLR : Paul Denaud est décédé en 2008]



Logements "de l'usine", en 2015 (photos Alain Porte)

Témoignage de Michel Étienne, né en 1935 petit fils de Marcel Laroche

L'origine de l'usine Laroche remonte à Arthur Laroche, le père de mon grand-père Marcel, dont le nom est attaché pour toujours à cette usine qu'il a su développer avec succès pendant une soixantaine d'années. Il est décédé le 30 juin 1961.

Le succès de cette entreprise est dû au lancement du papier couché : nouveau sans concurrence pendant plusieurs années.

J'ai personnellement vu du couchage à la main à la machine 6 sur des papiers en tout petit format pour faire des étiquettes de Cognac.

Après couchage, ce papier était passé feuille à feuille sur une calandre pour obtenir le glacé demandé. Essayez de penser au prix de revient de ces étiquettes à l'époque, ça devait rapporter gros, mais ça marchait fort bien.

J'étais trop jeune pour me poser ce genre de questions.

Le matériel qui faisait vivre la société était composé de :

3 machines à coucher à la brosse en 1 m 40 de large, complété par un séchoir de 3 à 4 mètres de haut sur une longueur d'une centaine de mètres. On faisait du couché sur une face mais aussi parfois sur deux faces en passant deux fois, donc recto verso, les bobines sur chaque machine.

Puis après couchage, il y avait le calandrage pour faire briller la couche... Et après cette opération il y avait le triage, feuille à feuille, par un personnel essentiellement féminin.

C'est à ce poste que j'ai commencé à travailler dans cette usine. Il y avait une cinquantaine d'ouvrières.

Le papier était vendu à des imprimeries sur toute la France ; on avait un dépôt à Paris et 5 représentants répartis sur toute la France, mais très peu d'exportations.

Le déclin de cette société est dû :

- Au manque de clairvoyance de sa direction générale qui n'a pas choisi de nouvelles machines plus rapides et mieux adaptées au marché.
- À son refus de s'ouvrir à des confrères pour ne pas perdre son indépendance.

Témoignage d'Henriette Gachinois (née en 1935)

Ma première rentrée au sein de la famille André Laroche, je l'ai faite, âgée de 13 ans, au mois d'août 1948, à leur domicile à Bois La Ribière (Limoges) pour aider une employée de maison.

J'étais très angoissée de quitter ma famille pour un mois et j'avais peur de ne pas être à la hauteur du travail demandé. J'ai été très bien accueillie, très bien entourée et je suis repartie en gardant de très bons souvenirs de cet apprentissage.

Bien des années après, l'année de notre mariage en 1956, Monsieur Yves Laroche, a demandé tout d'abord à Claude, mon mari, si je voulais bien

travailler pour eux, à leur domicile, principalement pour m'occuper des enfants ; son épouse venait de mettre au monde leur troisième enfant.

J'acceptais, bien qu'à 21 ans et pas encore mère, j'avais tout à apprendre. Je me suis donc occupée des enfants : repas, toilette, promenade, etc. Je les aimais beaucoup et ils me le rendaient bien ! J'effectuais aussi quelques tâches ménagères, je participais au service lors des réceptions...

J'ai appris beaucoup à leurs côtés ; je me sentais très bien parmi eux. Cela a duré 12 années ; les événements de 1968 ont tout perturbé. Les affaires allaient mal et les patrons ont dû licencier le personnel de maison. Les années ont passé. De 1968 à 1974 j'ai travaillé chez Monsieur Gross, horticulteur. En août 1974, une place à la salle de triage était vacante. Monsieur Larocche me fait la proposition d'y entrer. J'accepte volontiers.



Je fus "trieuse-compteuse" pendant 12 ans avec une bonne équipe de collègues, notamment Lucienne Goumard, Janine Bleuvas, Antoinette Lucas... Il y avait une bonne entente, un très bon état d'esprit.

En 1986, fermeture de l'usine. L'entreprise Nordlinger se porte acquéreur et reprend l'activité avec une grande partie du personnel.

Je ne vais pas trop parler de cette période de fin de carrière, dont les conditions outrageantes ne sauraient exister aujourd'hui ! Et c'est en 1995 que l'heure de la retraite a sonné... Et bien contente de partir.

La famille Larocche, de père en fils a eu une grande influence sur la vie de ma famille : mon beau-père et ma belle-mère ont été embauchés dans les années 20 puis mon mari et moi-même.

Nous avons toujours gardé des relations amicales. J'ai de temps en temps, la visite des enfants Larocche dont je me suis tant occupée ! Ils m'embrassent avec beaucoup d'amour. Je les remercie de leur fidélité et de leur simplicité.

Au sein de l'usine ces relations heureuses ont apporté du bonheur aux ouvriers.

Témoignage de Josette Nebout (née en 1935)

Je suis entrée chez Monsieur Étienne comme employée de maison le 31 août 1953.

Mariée en avril 1956, Monsieur Yves Larocche m'a demandé de descendre chez lui pour m'occuper des enfants et de la maison.

En juin 1958, je suis entrée à l'usine, en même temps que sept autres femmes, à la salle de triage (avec Janine Bleuvas, Simone Bonnet, Janine Lhomme, Monique Lamazères, Lucette Lavallade et Odette Livertoux dite la "Mère Capitalaine"...

Nous sommes entrées dans une salle que l'on avait aménagée pour nous ; Paulette Solas était notre chef : *la piqueuse*. C'est elle qui nous a appris à compter les feuilles et à mettre le papier en "ballons" ou "palettes".

Nous faisons des paquets ; le nombre de feuilles variait selon le *grammage* (épaisseur) et selon la demande du client. Une *rame* = 500 feuilles.

À cette époque là, 43 femmes travaillaient à l'usine.

À l'arrivée d'un massicot neuf (le massicot coupe le papier à l'équerre), manoeuvré par Léonide Goumard et Raoul Lavauzelle, nous avons changé plusieurs fois de salles : "salle des rochers" puis la "grande salle" près du *cachetage*, où on faisait les paquets et où travaillaient Lucien Denepoux, James Nebout (le petit), André Barbot dit "Fil de fer", et près de l'emballage. Les paquets mis sur des palettes, étaient emballés avec du papier kraft (de la "trace" en terme local). Monsieur Rémy Goumard en était le chef.

À l'étagé, il y avait un grand grenier où on entassait sur les étagères des paquets de 40 feuilles prélevées dans les différentes fabrications, ceci dans l'intention de faire des catalogues d'échantillons avec les différents grammages et les différentes couleurs. Je suis entrée, à une époque dont j'ai oublié la date, à l'*échantillonnage*. Nous fabriquions des catalogues d'échantillons de format 21x29, puis des catalogues deux fois plus petits pour que ce soit moins lourd pour le représentant. J'ai connu monsieur Vinet et ensuite monsieur Yves Larocche comme représentants ; ils partageaient pour la semaine démarcher les clients, souvent dans la région parisienne.

En 1968, lors des événements sociaux que l'on connaît, il y eut un premier départ d'ouvriers vers l'usine "Leroy" et vers la papeterie "L'abbaye" à La Couronne.

En 1969, monsieur Pétis a pris la direction de la papeterie qui reste "Papeterie Larocche".

Jusqu'en 1980, je suis polyvalente : triage, emballage, échantillonnage.

En 1980, à Noël, lors de la remise des médailles du travail, monsieur Pétis m'a demandé de monter au laboratoire et j'y suis restée jusqu'à ma retraite en 1995. Mon travail consistait à mettre au point les teintures demandées par les clients, à faire des analyses de support. Je travaillais avec Jeannette Aupetit ; elle était ma chef ; elle faisait des "caractéristiques", c'est à dire des analyses pointues sur les papiers. Des chimistes travaillaient avec nous : Monsieur Azan, puis monsieur Dumais (c'est lui qui avait apporté des machines venant de l'imprimerie "Colas").

En 1986, le 22 mai : dépôt de bilan.

S'installe d'abord un syndic avec, comme administrateurs provisoires, monsieur Gaillard et monsieur Duport. Ils mettent en place la pointeuse et les primes de rendement... Cela crée au sein des ouvriers un esprit malsain de compétitivité : ruses, mesquineries, jalousies... Durant environ 6 mois !

Après les congés de fin d'année, début 1987, reprise de l'usine par monsieur Nordlinger, sous le nom de "Larocche Technologie" (finies les primes et la pointeuse !).

J'ai travaillé un peu à la machine 8 du temps de monsieur Nordlinger sur les "bandes de champ", sa spécialité (plaquage faux-bois).

En 1992, l'usine est reprise par monsieur Kneppert sous le nom de "Laroché Tradition" (c'est un ancien client de Paris, "Relutex").

Laroché Tradition fermera définitivement en mars 2003 avec 12 à 14 ouvriers au moment de la fermeture.

Certains ouvriers seront repris par Nordlinger à Barbezieux : Luc Rivet, Christian Chardac et Serge Ganne.

Le directeur et le commercial sont partis avec les machines en Espagne.

Pour ma part, j'ai pris ma retraite en 1995 après 42 années chez Laroché.

Témoignage de Micheline Faye, fille de Charles Sarrazin

Travail à la papeterie Marcel Laroché de Charles Sarrazin

Le 15 décembre 1924, mon père avait 14 ans et demi. Il est embauché à l'usine Laroché à Mouthiers. Il est alors ouvrier manoeuvre. Il charge les wagonnets de kaolin pour la "pâte à coucher" sur le papier. Lorsqu'il y avait des contrôles ou des visiteurs, les chefs cachait mon père derrière des bobines de papier. Plusieurs enfants comme lui n'avaient pas encore l'âge de travailler en usine comme ouvriers.

Pendant une période de la guerre 39-45, certains ouvriers ont travaillé dans d'autres entreprises comme la poudrerie et le ciment Lafarge, mais ils sont revenus à la fin de la guerre.

Mon père a fini sa carrière d'ouvrier à la coupeuse.

Il a travaillé à l'usine jusqu'au 30 juin 1973. Il prit donc sa retraite à 63 ans après 49 ans de présence !

Témoignage de Carmen Ganne (née en 1956)

Je suis entrée à l'usine en 1972, en juillet, août et septembre pour l'été.

J'étais à la *contre colleuse*.

Ce carton était appelé "feuilleton". En règle générale, le format était 50x65 cm et allait de 240 g à 1320 g.

Nous étions quelques jeunes *trieuses* : nous triions feuille à feuille, endroit et envers, puis nous comptions selon le grammage (de 25 à 125 feuilles),

J'ai quitté l'usine fin septembre.

Puis, je suis allée travailler chez madame Laroché à mi-temps pour faire le ménage... Et ceci jusqu'au 20 mars 1973 à midi !

Le matin du 20 mars 1973, madame Laroché me demande : "*Que fais-tu après ?*". Je lui réponds "*Rien*". À la fin de la matinée, madame Laroché vient vers moi et me dit : "*Tu embauches à 13 h à l'usine*"... J'y suis restée jusqu'en 1999.

Je travaille alors aux *mitrailleuses* ! Là, le feuilleton est passé dans une machine pour être coupé aux formats du billet de banque ; chaque billet a sa couleur. Des petits cartons servent à séparer les liasses de billets.

Ensuite, je suis allée en salle de *triage* avec toutes les femmes. Elles avaient toutes des numéros pour les contrôles, j'avais le numéro 42. Le papier arrivait sur des ponts ou palettes, il était pris par petits paquets pliés en trois, posés sur la table de tri et triés feuille à feuille. Les feuilles triées étaient glissées dans une équerre, puis comptées. Ensuite on posait le papier sur une très longue table à air et on le faisait glisser jusqu'au massicot.

Ensuite, le papier a été trié à *la volée*, puis posé sur la table de tri : il fallait faire un éventail sur la droite, puis lever les feuilles une à une sur la gauche à grande vitesse et faire glisser les feuilles par poignées dans l'équerre.

Les formats du papier étaient de toutes les tailles, en grande majorité 60x80 ou 120x80 et de toutes les couleurs : papier fluorescent pour affiches, jonquille, bleu vert, rouge etc., papier fantaisie de toutes sortes, carton avec de la poudre à coller dessus (pas sain !) pour faire de nombreux coffrets fantaisie.

Nous travaillions pour "Kodak" photos, "Dragier" cornets de dragées, "Poulain" chocolats, "Imp nationale" couvertures des annuaires, "Fumoux", "Scaldia" affiches, papier "Montana" pour les parfums, coffrets pour Cacharel, etc.

J'étais à la *coupeuse* mes dernières années à l'usine. Nous étions 2 à la coupeuse car c'était très dur : le papier arrivait en bobine. On montait la bobine sur un "crapaud", la bobine était très lourde (de 80 kg à 1 tonne). Il y avait des cales pour retenir les bobines. On installait les bobines derrière la coupeuse. On enfilait un arbre dans la bobine ; avec un palan on montait la bobine sur le *manège*. On tournait le manège pour ramener la bobine sur le devant de la coupeuse. Il y avait des couteaux qu'on réglait à la dimension du papier ; on coupait dans les deux sens. C'était un travail dur, très pointu et dangereux ! Il fallait être très attentif, vigilant et... Costaud !

Témoignage de Béatrice Carel

Juin 1972, je découvre l'usine de Mouthiers, où mon père travaillait depuis des années.

Le patron, monsieur Pétis, avait acheté des machines "mitrailleuses" qui devaient découper des cartons contrecollés de couleur, de petites dimensions pour la Banque de France et avait décidé d'employer des jeunes pour les vacances.

Ensuite, je suis retournée au lycée.

Année 1974, mon CAP d'aide comptable obtenu et ne trouvant pas de travail, j'ai accepté de travailler à l'usine à nouveau.

J'ai commencé à trier du papier contrecollé "feuilleton" de dimension 50x65. Nous étions 4 jeunes femmes (Carmen Ganne, Monique Marty, Babeth Goncalves) à ce poste qui se trouvait dans le même local que la "contre colleuse", grosse machine qui encollait du papier fin recto-verso sur une bobine de carton, ensuite séchait le tout et finissait par la découpe du "feuilleton". Celui-ci était trié, compté et emballé par nous quatre.

Ensuite, par commodité, nous sommes allées rejoindre les autres femmes à la salle de triage.

Le papier était plus fin, les grammages variant de 60 à 200 g (si mes souvenirs sont bons). Les formats étaient plus grands 60x80 ou 80x120 et c'était du papier couché. Papier en bobine passé dans un bain de couleur fluorescent ou tout simplement blanc, puis dans une calandre pour lui donner son brillant et dans une coupeuse pour le transformer au format.

Après le triage, comptage, le papier était posé sur une table à coussin d'air pour aller plus facilement vers le massicot où il était à nouveau coupé pour une plus petite finition. Enfin, il était emballé et expédié chez le client.

En janvier 1979, une employée de bureau était en congé de maternité et une autre partait à la retraite. Monsieur Pétis avait besoin d'une personne pour tenir le standard et pour la facturation. Comme j'avais un diplôme, il a choisi de m'embaucher dans les bureaux.

Et là, je me souviens, le premier téléx arrive ! Donc, je suis allée faire une formation d'une ou deux journées à Angoulême pour maîtriser le matériel et pouvoir en faire profiter mes collègues qui risquaient d'en avoir l'utilité.

Et enfin, en juin 1986, après pas mal de difficultés, c'est le dépôt de bilan et le licenciement.

Une page se tourne, l'usine a continué sous la "coupe" de M. Nordlinger.

Témoignage de Guy Gauvrit

Usine Marcel Laroche, propriétaire de la papeterie de L'Escalier, là où est fabriqué le papier. Celui-ci se présente en bobine largeur 1,50 m pesant 300 à 400 kg. Le papier est rebobiné sur un fût en carton rigide appelé le *bobineau*.

Ces bobines sont acheminées par camion de l'usine de L'Escalier à l'usine de Mouthiers, qui est l'usine de papier couché, c'est à dire mettre une couche de couleur sur une face de la feuille.

Arrivées à Mouthiers, ces bobines sont déchargées du camion par un chariot élévateur équipé de "pinces cascades" puis stockées en attente d'être mises sur machine.

Cheminement de la feuille : pour coucher du papier, il faut de la couleur. La mise en teinte est d'abord esquissée en petite quantité dans un petit laboratoire avant d'être mise en fabrication dans un local appelé *chambre à colle* qui est équipé d'un système de pesage, malaxeur, pompe, etc.

La teinte est obtenue à base de kaolin "argile blanche" et blanc satin additionné de pigments industriels. A partir de 1956 à Mouthiers, de gros investissements ont été réalisés pour la construction d'un bâtiment de plus de 100 m de long sur 10 m de large. Ceci va permettre d'installer une nouvelle machine appelée machine n°7. Ce bâtiment va servir de séchoir à ciel ouvert. Cette machine comprenait une coucheuse à lame d'air largeur 2,20 m de table, plus un chemin de fer d'une longueur de 70 m et autant pour le retour, ceci permet le séchage de la couche par plis d'une hauteur de 9,50 m espacés l'un de l'autre de 0,50 m sur toute la longueur, l'aller et retour, ce qui représente des centaines de mètres de papier suspendus en l'air. Le séchage

s'effectue sous les plis par gaines perforées, air pulsé par un thermobloc.

Le couchage

Départ de la fabrication du couchage : la coucheuse est alimentée en couleur par une pompe. Ensuite la bobine est chargée sur le dévidoir de la coucheuse, la feuille est engagée sur le cylindre inducteur qui dépose une couche superficielle sur une face de la feuille. Ensuite, elle passe sous la *lame d'air* qui calibre l'épaisseur de la couche (lame d'air : appareil équipé de 2 lèvres calibrées qui laissent passer un jet d'air à haute pression, fin comme une lame de rasoir, le tout poussé par un gros surpresseur).

La feuille sort de la coucheuse et entre sur le convoyeur appelé *chemin de fer*, passage dans le séchoir et retour sur la "*rebobineuse*". Donc la phase du couchage est terminée.

Le calandrage

La bobine descend en bas de l'usine dans l'atelier des calandres, où on retrouve notre ami Gaston qui en est le chef.

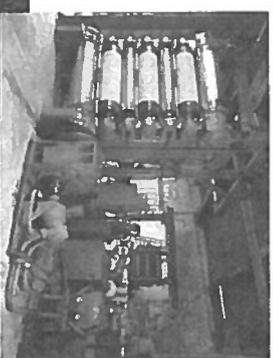
Calandre : machine verticale équipée de cylindres. C'est à dire un cylindre porteur en bas, supportant une très haute pression, ensuite un cylindre appelé *contre partie*, en papier laineux qui se compose de rondelles de papier comprimées à très haute pression. Les cylindres métalliques sont chromés. La phase calandrage du papier consiste à rendre la couche de couleur brillante.

La coupeuse

Le calandrage étant terminé, la bobine continue son cycle et va sur une coupeuse qui coupe la feuille à longueur voulue. À la sortie de la coupe, les feuilles s'empilent sur des *ports* ce qui permet le transport par transpalette dans les salles.



1 - Couchage



2 - Calandrage



3 - Coupe

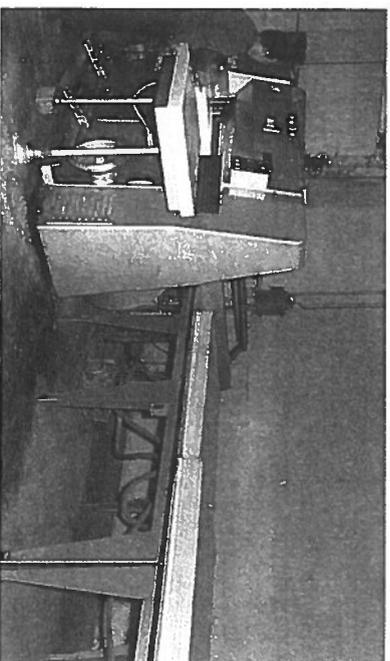
3 machines pour 3 opérations (photographies, coll. particulières)

Triage manuel

Les ponts de feuilles sont acheminés à la salle de triage où elles sont prises en main par les trieuses qui ont pour rôle d'éliminer les déchets, les défauts et de regrouper les feuilles triées par rames (une rame = 500 feuilles). Le tout est remis sur des ponts.

Le massicot

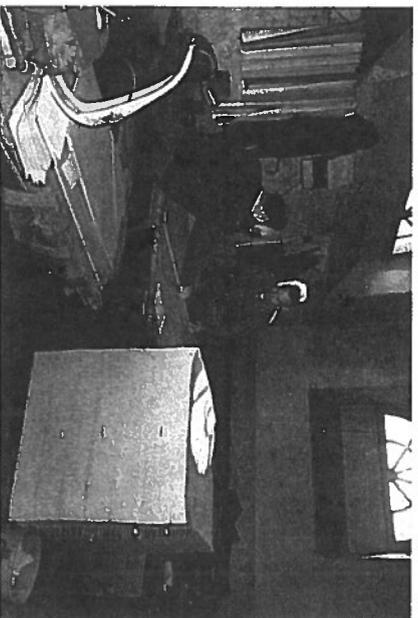
Les ponts de feuilles mises en rames triées sont acheminés vers le massicot qui a pour but de couper l'excédent des feuilles et de les mettre au format demandé.



Massicot (photographie, coll. particulière)

L'emballage

Les ponts de feuilles au format continuent leur cycle jusqu'à la salle d'emballage. Chaque rame de papier est emballée dans du papier kraft.



L'emballage (photo Alain Porte)

On a fait en gros le tour des la fabrication. Il ne reste plus qu'à expédier le produit fini.

Témoignage de Gaston Lavallade, né en 1928 ouvrier pendant 34 ans à l'usine Laroche, de 1949 à 1983

Avant mon service militaire, j'ai travaillé la terre à la Chauvèterie. Puis, je suis parti un an au service militaire... Et en 1949, j'entre à l'usine. Je me trouvais bien à l'usine. Je suis passé à tous les postes. J'ai fait des factions un certain temps, "les trois huit". De 1970 à 1983, j'ai travaillé surtout aux calendres avec de bons chefs (Paul Denaud, William Lescorail).

La grosse calandre était dangereuse. On devait mettre la main pour guider les rouleaux dessus. Et la grosse machine de 14 rouleaux était gourmande ! Monsieur Roy a eu la main coupée.

L'accident le plus grave que j'ai vu, c'était James Visse qui a eu trois doigts coupés à la contre colleuse.

Lors de la visite des bâtiments de l'usine en décembre 2012, je pensais voir les machines et en monter le mécanisme. J'ai été déçu et triste de voir une usine vide. J'ai pris ma retraite à 55 ans, enfin une pré-retraite ; c'était un choix.

Certains ont travaillé jusqu'à 70 ans (monsieur Bertin, monsieur Pâtre...) bien après l'âge légal de la retraite. Ils avaient le droit de choisir.

Témoignage d'Yvon Triaud

Je suis resté 20 ans à l'usine, ouvrier à l'entretien avec monsieur Chagnaud.

Je me souviens des relations familiales et sympathiques avec notre patron qui n'hésitait pas à casser la croûte avec nous pendant la pause déjeuner, devant un bon beefsteak aux échalotes ! C'était l'habitude : Mongalvy faisait le beef tous les samedis !

Quand j'avais un moment, je tuais les truites de la Boème avec un tire-pierres et... Nous nous régallions.

Pendant l'hiver 1956, le père Chagnaud tirait les alouettes, mortes de froid dans les jardins, les plumait et les faisait cuire dans les chaudières.

J'allais très souvent travailler pour les patrons dans leurs maisons de Royan et de Limoges.

Témoignage d'Éric Laroche

Au cours des années 1960, le contrôle qualité existait déjà, y compris au cours des repas.

À table, notre père, Yves Laroche, se mettait toujours face à la fenêtre et porte d'entrée pour voir arriver le contremaître de la machine à coucher. Ce dernier venait avec l'échantillon sélectionné pour la commande client et un extrait de la production en cours, (50 cm² environ). Près de la porte, notre père comparait les couleurs, les brillances, et le premier verdict était : "*il faut ajouter du jaune, ou du bleu, ou du rouge, ou du blanc*", selon les écarts observés, puis, à l'œil ou à l'aide d'un compte fil (une loupe utilisée aussi en imprimerie), il vérifiait la couverture du support par la couche, pour faire régler l'intensité de la lame d'ait.

Enfin, en pliant le majeur droit, il humectait le doigt à la 2e phalange (sur le dessus du doigt), l'appuyait fortement sur la couche de couleur en se servant de la porte comme support et retirait rapidement la main. Alors tombait le 3e verdict : "*il faut ajouter de la colle*" ou "*il faut moins de colle*", donc plus d'eau.

Avec le temps, Yves Laroche avait un beau cal au dessus de la 2e phalange du majeur.

Lorsqu'il était d'accord, il signalait l'extrait de production qui servait ainsi de base de travail aux ouvriers, afin qu'au cours de la production il y ait toujours le même rendu.

Conclusion

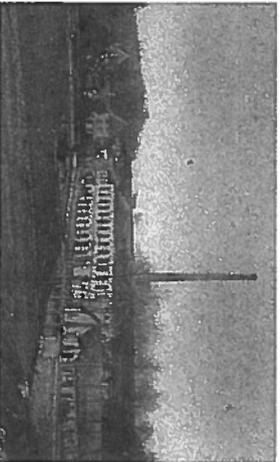
À "l'usine", avec messieurs Marcel, André et Yves Laroche, malgré une hiérarchie bien posée, il régnait un climat paternaliste, une bienveillante autorité, du respect et une sorte d'amitié entre les patrons et les ouvriers.

Ce qui était très important sur le plan humain.

En entendant les ouvriers et ouvrières s'exprimer, nous sentons à quel point ils sont attachés à "leur usine".

À l'époque de son apogée, le vingtième siècle, Mouthiers c'était l'usine, et l'usine c'était Mouthiers. L'usine était le poumon du village. On respirait l'usine : dans les maisons, les bistrotts, les épiceries, les écoles...

"**Mouthiers au temps de l'usine**" sera donc le sujet du prochain projet que nous développerons.



L'usine de La Rochandry (carte postale, coll. particulière)

Les accidents

- Monsieur Leproux : a été écrasé par la chute d'une "tonne" de mazout.
- Monsieur Beaugeard Christian : a perdu deux doigts.
- Monsieur Visse James : a eu trois doigts coupés à la contre-colleuse.
- Monsieur Roy : a eu la main coupée à la coupeuse [ou écrasée à la calandreuse ?].

Anecdotes et faits marquants

Pendant l'hiver 1956, les alouettes étaient transies de froid dans les jardins. Quelques bons tireurs les tuaient, les plumaient et les faisaient cuire dans les chaudières.

Tous les samedis, Gaston faisait cuire le beefsteak avec beaucoup d'échalotes. Ça sentait très bon ! Parfois, le patron s'invitait...



Le Comité des fêtes de Mauthiers 1953-1954 (photographie, coll. Particulière)

De droite à gauche, debout : M. Dessirieux (dit Robic), Yves Laroche, René Forgeron, Charbonnier "père", Jean-Jacques Bregier, Jean Manant, Serge Liners, James Chagnaud, Clotaire Pinaud (garde-champêtre). Accroupis : Charbonnier "fils", Yves Boulianger, Albert Héraulit (dit Colosse), Claude Gachinois (dit Beaudut), Maxime Lucas.

Manuel prenait très souvent une truite dans le bassin et la mangeait à midi en la faisant cuire sur une plaque.

Maurice travaillait en chauffons : des charentaises bien entendu ! Un jour, il y a eu le feu dans le moteur de la calandre. Maurice monte sur la grille au-dessus du moteur... Une forte odeur de caoutchouc se dégage !... Les semelles

de ses charrentaises fondent...

Toujours Maurice : sa voiture étant en panne, il est venu travailler en tracteur ! Parfois même avec la remorque !

L'abbé Jolly, personnalité influente à cette époque, intercédaient souvent en faveur d'ouvriers en recherche d'emploi, auprès du patron de l'usine, d'où l'usine de Mouthiers baptisée "le Refuge".

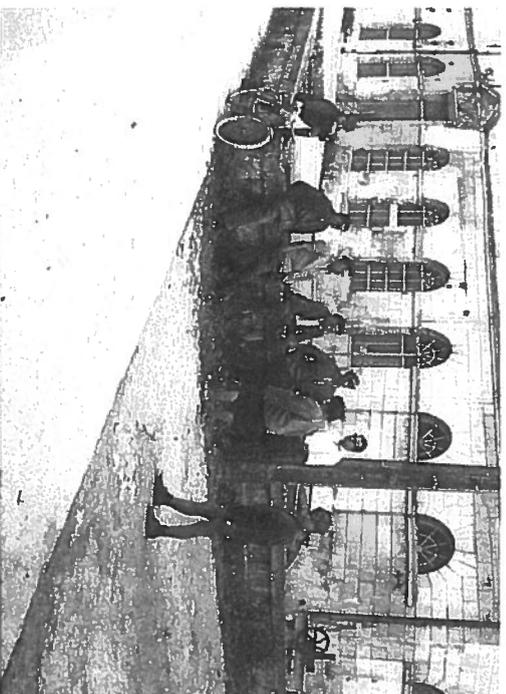
Monsieur Étienne contrôlait régulièrement le travail des ouvriers en faisant des rondes dans les différents ateliers... Les ouvriers n'étaient jamais pris en faute car le chien de monsieur Étienne le précédait en éclaireur !

En mangeant son beefsteak aux échalotes, un collègue de Gersac, en désaccord avec les autres, lance son beef sur les rouleaux de la calandre !
Résultat : trois ou quatre jours d'arrêt pour réparation !

Lors de son inspection du soir, monsieur Étienne voit un ouvrier visiblement au repos

- Que faites-vous ?
- Euh ! Rien monsieur
- Un peu plus loin, un autre
- Et vous que faites-vous ?
- Euh ! Rien monsieur
- Un troisième
- Et vous donc ?
- Moi, je les aide, monsieur.

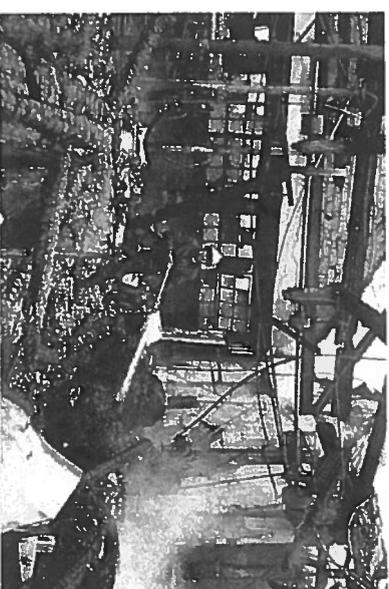
Mai 1968 (11 jours de grève)



Piquet de grève (photographie, coll. particulière)

Pour ébrancher leur soif ? Ou peut-être pour accompagner le beef aux échalotes ? Un ouvrier quitte subrepticement le travail et monte à l'épicerie Nebout, à la sortie de la route de l'usine, pour acheter un litre de vin rouge. Passer devant les bureaux est le plus délicat ! Notre tricheur revient vite en se faisant tout petit, en rasant les murs, sa bouteille cachée sous sa veste et coincée sous son bras droit. C'est alors que M. Laroché sort des bureaux et salue chaleureusement notre homme d'une poignée de main vigoureuse... Et la bouteille se fracasse sur le sol... Imaginons la suite !

Des jeunes ouvriers ont remarqué qu'un gentil pépé a l'habitude en sortant de l'usine de ramasser des mégots ! Sur son chemin, attaché par un fil invisible qu'ils tiennent de l'intérieur du bâtiment, ils ont placé un mégot. Quand le pépé se penche pour ramasser "son" mégot, les jeunes trent...



Incendie du 4 Avril 1974 (photographie, coll. particulière)

Les Baleineaux

Il y a encore une quinzaine d'années, les gens de La Couronne salueaient les Monastériens d'un sonore "salut les Baleineaux !" !

Apparemment, cela remonte aux années 1930 ! Un jour d'été, très chaud, un ouvrier remonte la route le long des bureaux et son regard est attiré par une scène insolite : un grand remue-ménage d'eaux projetées en l'air dans la Boème, en dessous des falaises de l'école et près du grand bassin.

"Qu'étout qu'o l'est ?" Un animal de taille respectable s'ébroue.

"O l'est un baleineau ! O l'est pas possible !" , s'écrie l'ouvrier. Il ramette ses amis... Bientôt, toute l'usine est avertie et chacun se crève les yeux pour identifier cet étrange animal. Mais il est trop éloigné.

On essaie d'approcher... On y arrive enfin ! "O l'est un âne", qui avait trop chaud et prenait un bain rafraîchissant.

"O l'était" peut-être l'âme du père Léonard, le père de la poupée ! Il ridiculisait quelque peu les gens de Mouthiers qui devinrent "les baleineaux" pour une période très longue.

